

sage suivant : " Quand ils (les cultivateurs) verront un voisin cultiver une terre moins étendue et obtenir en travaillant moins une récolte plus abondante, ils seront bien forcés de se rendre à l'évidence ; alors, et alors seulement, ils chercheront à l'imiter.

" C'est là un excellent moyen de remédier à l'état de choses actuel. On remplacera peut-être aussi de cette manière les fermes-modèles, ou autres du même genre, dont il a déjà été question et dont l'établissement nécessiterait des frais beaucoup plus considérables que ceux exigés par le nouveau projet. Nul doute que le gouvernement lui-même y mettrait la main, et nous aurions ainsi fait pour l'agriculture plus que l'argent, et les efforts dépensés, perdus jusqu'à aujourd'hui."

La pensée de l'écrivain n'est pas difficile à saisir, l'établissement des fermes dirigées par les Belges permettrait de supprimer les fermes-modèles ou autres du même genre ; les écoles d'agriculture sans doute.

On en veut donc beaucoup aux écoles d'agriculture, pour que leur suppression soit considérée comme une œuvre patriotique. M. Bonnemant pense autrement, il désirerait même qu'on établît dans la province de Québec une école supérieure d'Agriculture, et il considère cet établissement comme l'un des meilleurs, sinon le meilleur moyen d'améliorer notre état agricole et de diminuer le flot de l'émigration.

De ces deux opinions laquelle prendrons-nous ? Quelle est celle qui nous promet le plus de succès ? Pour répondre à ces questions il est nécessaire de savoir quels hommes sont en présence.

Le premier, l'écrivain du journal précité, est complètement ignorant des choses agricoles et son article nous en fournit de nombreuses preuves. Pour champs d'action il n'a jamais eu autre chose que les rues de Québec. Ses études n'ont touché qu'accidentellement aux sujets de l'agriculture, il s'est occupé de théologie, de droit, d'histoire, même de voies ferrées, mais avec tout cela ou ne devient pas savant en science agricole.

Le second, M. Emile Bonnemant, est un habile agriculteur, qui depuis 20 ans se dévoue au progrès de l'agriculture de son pays, et dont la science théorique et pratique a été appréciée par tous les membres du Comité spécial.

Entre ces deux hommes et entre leurs opinions le choix n'est pas difficile à faire.

Nous ne devons négliger aucun moyen d'enseignement ; ils sont nombreux. Nous avons les écoles d'agriculture, les journaux d'agriculture et les causeries agricoles, les primes et les exemples. Tous ces moyens sont bons à des degrés divers et nous ne voyons pas encore l'avantage que nous retirions de la suppression des uns pour donner un champ plus vaste aux autres.

Nous aurions surtout tort d'accorder aux bons exemples plus d'importance qu'ils n'ont réellement. L'exemple des bonnes pratiques produira sans doute d'excellents résultats ; mais son action est restreinte. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Canada possède de bons cultivateurs. Les Écossais savent faire produire une terre, et ils sont passablement nombreux dans la Province ; cependant leur exemple n'a pas été aussi généralement suivi qu'on pourrait le croire en lisant les écrits de certains journalistes étrangers aux choses de l'agriculture.

D'ailleurs, en ce qui concerne le projet de la Société de Colonisation de Vercheres nous pouvons assurer que si les Belges sont de bons cultivateurs, ils sont, au contraire, de bien pauvres défricheurs. Les quelques familles belges qui ont pris des terres dans la vallée de l'Ottawa, il y a un an, n'ont pas fait

merveille ; et leur misère est si grande qu'elles menacent de retourner bientôt dans leur patrie ou dans quelques localités plus favorables au genre de culture qu'elles savent exécuter. Au milieu d'une vieille paroisse un Belge réussira ; mais ne lui demandons pas de défricher, le Canadien-Français est plus habile que lui sous ce rapport.

Mais revenons à M. Bonnemant ; dans ses réponses, nous avons remarqué tout particulièrement l'importance qu'il attache à la création d'une commission chargée de faire une enquête sérieuse sur l'état de notre agriculture, sur nos importations et nos exportations. Cette commission, composée d'hommes compétents, produirait certainement d'excellents résultats, faciliterait l'action du Gouvernement, et empêcherait les théories plus ou moins erronées de certains écrivains complètement ignorants des besoins de l'agriculture.

Depuis longtemps nous travaillons à l'amélioration de notre industrie agricole, et nous sommes heureux de constater que toutes nos suggestions à ce sujet sont corroborées par celles de M. de Bonnemant.

Moyens propres à arrêter la désertion des campagnes

Si je m'adressais à un admirateur passionné de tous les progrès modernes, à un économiste ne poursuivant que le bien-être matériel, ne se préoccupant de l'abandon des campagnes qu'au point de vue des divers intérêts temporals de la société, aspirant avant tout à rendre à l'agriculture des bras pour féconder la terre tout en éloignant des villes ceux qui préparent les émeutes et soutiennent les révolutions, prétendant que les hommes peuvent fort bien régler leurs affaires sans le concours de la Providence, et quo pour l'homme tout consiste à bien vivre, je lui dirais :

" Vous voulez retenir les hommes à la campagne ? eh bien ! faites en sorte que l'ouvrier se trouve plus heureux à la campagne qu'à la ville de ce bonheur que vous poursuivez ; qu'il y gagne de forts salaires en travaillant peu ;

" Qu'il y entrevoie le moyen de s'enrichir promptement par des spéculations hasardeuses et même honteuses ;

" Multipliez au village les fêtes, les réunions, les auberges, les théâtres, les danses, etc. ;

" Faites que tous, hommes et femmes, enfants et vieillards, puissent se livrer à tous les débordements du libertinage sans avoir à craindre la surveillance des parents ni les atteintes de la médisance des voisins ;

" Donnez un libre essor à tous les mauvais instincts ; laissez enfin votre progrès poursuivre librement sa route, et ce que vous appelez la civilisation réalisera toutes ses promesses ;

" Et vous verrez aussitôt les populations des villes accourir en foule vers les campagnes."

Si ce remède homœopathique pouvait être administré à un malade, il n'aurait très certainement d'autre efficacité que celle de hâter ce mieux ou plutôt ce moins mal apparent qui précède la dernière agonie d'un moribond. Ce serait la prescription d'un médecin qui, désespérant de sauver son malade, l'abandonne à ses propres caprices.

Ce serait le dernier repas d'un condamné à mort qui va être exécuté.

Mais si je m'adressais à un moraliste chrétien, comprenant que chez les nations aussi bien que chez les individus qui les composent, c'est le mal moral qui engendre et entretient le malaise physique, que la vie n'est que le chemin de l'éternité et que le Christ seul est la voie, la vérité et la vie, je lui dirais :

" Remontez à la source du mal, prepez-le dans sa racine ;

" Modifiez les générations naissantes par l'éducation ;

" Répandez une instruction plus solide que brillante ;